La salle d'attente de mon psychanalyste

DU MÊME AUTEUR

Secret de vie, secrets de mort,
lecture d'un conte russe : Vassilissa la très-belle
Calligrammes, 1989

Clinique psychanalytique de l'autisme
Calligrammes, 1990

La voie du loup :
abord clinique de la question du père dans la psychose
Point Hors Ligne, 1991, Prix *Œdipe*

L'enfant lumière.
Itinéraire psychanalytique d'un enfant bizarre
Payot, collection « Rivages/Psychanalyse », 1995

Portrait de groupe avec analyste
Des enfants polyhandicapés en institution
érès, collection « Des travaux et des jours », 2005

Michèle Faivre-Jussiaux

La salle d'attente de mon psychanalyste

érès éditions

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3568-4
Première édition © Éditions érès 2008
33, avenue Marcel-Dassault - 31500 Toulouse
www.editions.eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation…) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

Introduction 9
1. Dans ces prisons d'attente 15
2. Si j'avais quatre dromadaires 17
3. *Serial Killer* 21
4. L'inconnue dans la cour 23
5. Une fois à droite, une fois à gauche 27
6. Prendre la pose 31
7. C'est déjà ça 35
8. Mettre de l'ordre 39
9. *L'alalyste* *43*
10. Réminiscences 47
11. *Cool* *51*
12. De l'inattendu 53
13. Prise dans la glace 55
14. Un énergumène 59
15. Cette petite note bleue 63
16. Sait-on jamais ? 67
17. Théâtre d'ombres 71

18. Il faut fermer la porte ! 75
19. Évasion 79
20. Maman là 83
21. Franchir le seuil 87
22. Dernière séance 91
23. Auprès de mon arbre 95
24. Pas *cool* 99
25. Vous n'allez pas me croire 101
26. Tour et détour 105
27. Première séance 107
28. J'expire 109
29. Dedans, dehors 111
30. Mon papa ! 113
31. Mieux vaut venir de loin 115
32. Le cru et le cuit 117
33. Trois salles d'attente 121
34. La voie du lou(p) 123
35. Zombie 127
36. Andante 131
Conclusion 133

Comme la vie est lente
Et comme l'espérance est violente

Guillaume Apollinaire,
Le Pont Mirabeau

Le pont n'est pas soutenu par telle ou telle pierre,
mais par la ligne de l'arc
qu'à elles toutes elles forment.

Italo Calvino,
Les villes invisibles

Introduction

Au commencement d'une psychanalyse se trouve… la salle d'attente. C'est un fait : tous les psychanalystes en ont une. Même s'il ne s'agit que d'un recoin derrière un paravent, pourvu d'un siège unique, conçu pour l'attente-éclair d'un seul analysant, la salle d'attente participe incontestablement du dispositif de la cure.

Or, dans leurs écrits, les psychanalystes ne font qu'exceptionnellement allusion à ce que leurs analysants peuvent en dire. Pourtant, d'après mon expérience, rares sont ceux qui n'en parlent jamais. À un moment ou à un autre de son analyse, chacun évoque à sa manière – ne serait-ce que fugitivement – le passage obligé dans cet entre-deux qui matérialise en quelque sorte son espace psychique.

Immédiatement avant sa séance, avant la parole, le sujet semble y prendre son élan, anticiper sur ce qui va venir. Quelque chose se dessine comme un premier brouillon, qui sera la plupart du temps

oublié, à la façon des images du rêve quand les mots, les associations du rêveur prennent le relais.

Mais il arrive parfois que ce passage en salle d'attente, au lieu d'être résorbé par la séance, se voit propulsé au centre du discours de l'analysant. Celui-ci bute alors sur un point de réel qu'il a rencontré là, dans la salle d'attente précisément, et qui se focalise souvent sur la personne du psychanalyste.

N'est-ce pas en effet dans ce lieu qu'il a imaginé, pensé, construit pour l'attente de ses analysants que l'analyste laisse des traces de son être ? Il y fait état de ses choix conscients ou inconscients, et de l'image qu'il se fait de sa propre fonction sociale de psychanalyste. Aussi n'est-il pas étonnant de constater que la relance du transfert ou son emballement soudain s'opère fréquemment au prétexte de la salle d'attente.

Les textes qui suivent ne sont certes pas des études de cas. Ils ne visent pas à restituer le mouvement d'une cure dans son intégralité. Ils n'ont pas davantage pour enjeu d'élucider la genèse d'un symptôme et sa résolution par l'analyse. Ce sont de courtes séquences, prises sur le vif d'une psychanalyse au quotidien comme autant d'instantanés. L'attente se dit en première personne, immédiatement après le passage dans ce lieu-dit salle d'attente qui vient ici, ce jour-là, pour un sujet donné et à un cer-

tain moment de son analyse, cristalliser la question : « Qu'est-ce que tu attends ? »

Question cruciale, sésame de l'espace psychique : l'attente n'est-elle pas ce qui fait vivre, y compris douloureusement ? Et comme l'espérance, si elle est souvent violente, si elle peut, d'une vie humaine, constituer parfois le seul événement repérable, son absence ne rendrait-elle pas cette même vie impossible ?

C'est cette fonction vitale de l'attente, au carrefour de l'angoisse et du désir inconscient, dont parlent respectivement ces analysants. J'ai privilégié des fragments, voire des bribes de discours où l'attente se dit au plus près de la vérité subjective de chacun, en choisissant d'être fidèle à cette subjectivité sans coller à l'histoire événementielle. De cette dernière, j'ai modifié systématiquement la plupart des éléments, afin de respecter l'intimité de la personne. Agissant comme le tamis qui filtre le meilleur du grain, j'ai été amenée à condenser, élaguer ou reconstruire toute une séquence dans le but de rendre accessible à mon lecteur la particularité d'un style, la singularité d'une problématique.

Aussi ces textes portent-ils l'empreinte de mes propres choix d'écriture, comme ils gardent la marque du transfert de l'analysant. Et de mon désir d'analyste. Car j'ai vécu de ma place tous ces instants. Je m'y suis impliquée chaque fois pour soutenir une évocation, ouvrir une voie à la mémoire et

surtout favoriser le surgissement du savoir inconscient qui, en bon inconscient, ne manquait pas de faire rupture dans le discours habituel de l'analysant.

Mon pari est que cette forme d'écriture subjectivée, nouée dans et par le transfert, sera susceptible de transmettre à mon lecteur ce en quoi consiste l'expérience de la psychanalyse, différemment, mais de façon plus saisissante peut-être qu'une élaboration théorique, fût-elle des plus pointues.

Sans doute certains parmi mes analysants pourront-ils ou croiront-ils reconnaître tel ou tel moment fort de leur analyse. J'espère qu'ils y verront un témoignage de mon attention à leur égard et une preuve de mon estime. Pour eux comme pour ceux qui, au contraire, seraient déçus de ne pas s'y retrouver et en concluraient hâtivement qu'ils ont été oubliés ou négligés, qu'ils sachent que chacun d'eux a contribué, en posant sur son chemin sa pierre d'attente, à l'édification du corps de l'ouvrage. Tous sont là, sans exceptions, maillons souvent invisibles, et nécessaires cependant.

Dans le livre d'Italo Calvino *Les villes invisibles* [1], à l'empereur mélancolique Kublai Khan, « … Marco Polo décrit un pont, pierre par pierre.

1. Italo Calvino, *Les villes invisibles*, Paris, Point Seuil, mars 2002, p. 100.

– Mais laquelle est la pierre qui soutient le pont ? demande Kublai Khan.

– Le pont n'est pas soutenu par telle ou telle pierre, répond Marco, mais par la ligne de l'arc qu'à elles toutes elles forment.

Kublai Khan reste silencieux, il réfléchit. Puis il ajoute :

– Pourquoi me parles-tu des pierres ? C'est l'arc seul qui m'intéresse.

Polo répond :

– Sans pierres, il n'y a pas d'arc… »

Il en va de même pour cet écrit.

1

Dans ces prisons d'attente

Je suis toujours ici avec quelques minutes de retard. Vous avez remarqué ? Trois à cinq minutes, guère plus. C'est à cause de l'attente. Je veux dire la salle d'attente. Entrer, s'asseoir là et attendre… je ne supporte pas. C'est pareil chez le médecin, le dentiste, partout où il y a des salles d'attente. Me retrouver confinée dans ces lieux où on est obligé d'attendre, dans ces prisons d'attente, ça me met dans un état, mais dans un état…

Quel état ? J'aurais du mal à vous le dire, parce que, justement, j'ai l'impression que je me perds. Je ne sais plus pourquoi je suis venue, ce que j'ai à dire, je me déconcentre, m'égare dans des pensées, des souvenirs confus qui me renvoient à d'autres attentes, tout aussi pénibles. Qu'est-ce que j'attends ? Qui suis-je, au fond, posée dans cet endroit anonyme où j'emmène mon intimité ? Très vite, je me sens écrasée, anéantie. Quelle que soit la

durée de ce type d'attente, elle est toujours démesurée. Parce que c'est quelqu'un d'autre qui me l'inflige, cette attente. Quelqu'un qui calcule, maîtrise, manipule mon attente. Enfin, peut-être que ça lui échappe aussi, à cet autre, qu'il est simplement occupé ailleurs. N'empêche que cette attente, au final, c'est quand même lui ou elle qui me l'impose.

Alors, ici, je me débrouille comme je peux pour échapper à ça. J'ai bien repéré que vous aviez toujours quelques minutes de retard. Entre trois et cinq minutes, rarement plus. Donc, j'arrive à l'heure dans votre rue, à votre porte, mais plutôt que de sonner et d'entrer dans la salle d'attente, je reste sous le porche. Je surveille les lieux. Quand quelqu'un sort, c'est bon, je peux y aller. Ça va être mon tour. Le problème, c'est s'il n'y a personne avant moi. C'est exceptionnel, mais ça c'est déjà produit. Dans ce cas, je laisse passer un peu plus de cinq minutes, pour être sûre. Puis je sonne, j'entre, et j'ai à peine le temps de m'asseoir que vous venez me chercher.

Tout ça pour vous dire que mon petit retard n'est pas un vrai retard. C'est juste pour chambouler une attente, la retourner complètement. Faire en sorte qu'elle change de camp. Parce qu'au bout du compte, c'est vous qui allez m'attendre. C'est un risque que je prends. Et ça me fait battre le cœur.

2

Si j'avais quatre dromadaires

Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais je viens toujours un peu avant l'heure de ma séance. C'est parce que j'aime me retrouver seule dans la salle d'attente. Pour rien au monde, je ne manquerais ce moment-là. Même quand j'arrive énervée, fatiguée de ma journée, ou en plein marasme comme c'est souvent le cas ces derniers temps, aussitôt que j'ai franchi le seuil de cette porte, je me sens mieux. Et j'ai l'impression de voir les choses différemment.

Comment dire ça ? Bien qu'il n'y ait personne dans la salle d'attente, je suis accueillie… par le fauteuil à bascule qui me tend les bras et où je vais me bercer doucement, les livres à portée de ma main. Il y en a toujours de nouveaux que je découvre. Pourtant, je ne lis pas, je n'en éprouve pas le besoin. C'est juste une possibilité qui m'est offerte… si je veux. Mais ce que je veux, c'est savourer pleinement ce moment précieux où rien n'est obligé.

Je regarde les images sur les murs. D'abord celle de la maison ensoleillée au milieu des arbres. Je préfère encore celle du bateau majestueux qui s'avance. Souvent, l'illusion est telle que je ferme les yeux, prête à m'embarquer pour un long voyage. Et la petite reproduction de Paul Klee, ce défilé de dromadaires en plein désert qui me fait penser à un poème du Bestiaire d'Appolinaire… Que je vous dise ? C'est amusant, vous vous souvenez ? « Avec ses quatre dromadaires, Don Pedro d'Alfaroubeira courut le monde et l'admira. Il fit ce que je voudrais faire, si j'avais quatre dromadaires ». Ah ! Ah ! Et moi donc ! Qu'est-ce que je ne ferais pas si j'avais… toutes ces choses qui manquent à ma vie. Mais ici, au moins, je peux rêver.

Bref, j'aime votre salle d'attente. Bien que d'habitude, je n'aime pas attendre. Avec tout ce que ça signifie… Quoi donc ? Eh bien… la dépendance, essentiellement. Dépendre de l'autre, voir mon attente écrasée par les attentes, les exigences de l'autre, ça m'angoisse vraiment. Ici, au contraire, j'apprivoise le fait d'attendre. J'apprends à être bien, seule, sans éprouver le besoin compulsif de remplir le vide de l'absence. Je me dis : je suis là, pour moi, avec toutes sortes de virtualités inconnues qui sont en moi et que je vais explorer. À mon rythme. D'une certaine manière, en attendant ma séance, c'est moi que j'attends.

Ce qui est drôle, c'est que, parfois, quelqu'un entre quand je suis dans la salle d'attente. Un autre de vos patients qui s'est trompé d'heure ou de jour. Ce qui m'étonne beaucoup. Pour moi, ces rendez-vous sont tellement importants qu'ils me seraient aussi difficiles à oublier que d'oublier mon nom ou ma date de naissance. Néanmoins, ces gens qui se trompent et débarquent, un peu perdus, même s'ils me dérangent dans mes pensées, je les accueille gentiment, avec le sourire. Je les rassure en leur disant que ce n'est pas grave… Pourquoi ces bonnes dispositions à leur égard ? D'abord, parce que ce sont nécessairement des gens bien, puisqu'ils viennent vous voir. Et puis… vous allez trouver ça complètement farfelu, mais je me dis qu'ils sont mes frères et sœurs par procuration. Comme la grande famille que j'aurais tant voulu avoir. Moi qui suis fille unique, coincée entre un père et une mère focalisés sur ma seule petite personne. Vous voyez, ici, je prends du recul, je respire. Je me développe.